

Juba reprend : le livre qui débute sa vie est à peine une preuve. Aucune question ne fut posée. Il n'y eut rien à déjouer. Les choses vont seulement autrement. Le prisonnier tresse un fil de cuivre. L'homme vit dans l'état habituel, pantin où l'attribut de la prison est une corde à laquelle il est suspendu et que l'on tire pour ouvrir la porte. Cela s'éclaire par une voûte, mi-volière, mi-galerie. Dessous, un fatras d'objets empaillés, une forêt d'espèces stratifiées. Des yeux de verre. Lui a la taille cambrée du nègre de l'entrée qui porte un panonceau avec les heures d'ouverture du Museum. Appel immobile d'où se tendent les mains, qui recroqueville les doigts, s'agrippant n'importe où, funambule désespéré, comme il n'en existe pas. Une même vulnérabilité tient lieu de tendresse.

Souviens-toi aussi de Juba, dit-il — la photo jaunît aujourd'hui dans un album —, d'une phrase sur la rotondité terrestre et du sermon prononcé dans une mosquée où le vieillard répète : « je crois que je crois », quand Juba, qui est peut-être chrétien, te répond par un sourire. Nous voilà très loin de ton prince et des exhumations successives pour un semblant de bronze. Juba existe bien. Il te l'a prouvé par un récit. Écoute ses questions : parle-t-il français ? A-t-il, comme il dit, « du style » ? Il demande s'il est « classique ». Il dit encore qu'être musulman et bon musulman est une même obsession. Qu'il s'agit de la volonté de Dieu... Peu importe que l'ami qui l'accompagne l'accuse d'être un « passe-partout ». Juba ne fait

qu'accentuer l'horreur de toute expérience. Ce qu'il dit reste à faire ou cela n'a pas lieu : leçon bien empesée pour les défroqués qui s'effraient tant des jésuites dont ils sont un double blanchi dans l'angle d'un miroir déteint.

Çà, c'est l'enfance. Dans l'éponge chinoise, le dernier rhéteur de cet échange l'emporte par son silence. L'homme que tu es (ou l'homme qui t'adresse l'invitation) est plus qu'ordinaire. Cet autre qu'il considère comme normal, parce qu'il se plie à ses ordres, est le dieu du miroir. Cela signifie plus simplement qu'il est devenu ton ambassadeur. Je reviendrai sur ce voyage de la première rencontre. Situation d'autant plus ridicule que je n'ai jamais pu y prétendre : un murmure qui clapote sous la rambarde et qui se prolonge sur l'étang par des kiosques aux stucs colorés de dragons et de chimères. On lui apporte du vin et il le boit, demandant qu'on remplisse deux autres verres. Le vieil homme ne s'enivre pas. Il vit comme Juba — il le fait à son habitude, chaque jour, dans l'énigme d'un geste qui efface la surface de la table en tremblant. Voilà sa détermination à y demeurer ou que l'un s'enchaîne à l'autre. L'ambassadeur regarde la villa, épèle les inscriptions de bienvenue et les proverbes. Il se souvient qu'il fut seul, dans une autre maison, à donner raison à l'effondrement qui le dépouilla. Il retient l'autre ambassadeur par la manche, lui fait face. L'oblige à voir. Un ambassadeur en regardant un autre, cela vaut bien une parenthèse, dit-il. La description de la villa suit. Juba surgit dans la poussière, l'ambassadeur court derrière. C'est l'enfant qu'il cherche. Il lui apprend à aimer et quelle est l'étape la plus simple d'un voyage qui le conduit, vingt ans plus tard, dans les marais de Sutzou, près du Jardin du Maître des Filets. Il se souvient d'un autre Juba et en parle longuement. Il l'a attendu un matin, le lendemain de la rencontre. On ne laisse pas monter les Arabes, lui dit-on. Suivent trois heures de droit canonique : Juba imaginant un triangle et ce qui, dans un autre, signe celui auquel seul le désir importe. Il se souvient d'une tête assez vulgaire pour un peuple où la noblesse domine : l'œil sombre, presque noir, la pommette saillante, le front bas, les paupières fardées et brillantes. Juba a été vingt siècles plus tôt — la peau cuivrée par la terre —

l'autre effet sur le sang d'une matière devenue d'encre et qu'il mime dans une chambre funéraire.

À la sortie, Juba se réjouit de la crainte de son compagnon. Il l'a laissé à son hôtel, face au Nil. Il reviendra vers cinq heures, à la tombée du jour, pour l'accompagner de nouveau...

Tu m'as rappelé l'incertitude qui a décidé de cette vocation, que c'est une affaire du genre « J'aime qu'il proteste d'aimer et qu'il aime mieux ainsi. » Il marmonne ses compliments entre les blocs de la pyramide. On lui demande ce qu'il en est. Il retient son souffle. Seul un ambassadeur peut suggérer un « sens du triangle » qui équilibre la matière et défie toute démonstration. Il ajoute que tout cercle reste une hypothèse, quitte à jouer la subtilité : fait que le « si », pour les raisonneurs, soit une sorte de gouvernail des choses et des hommes, disant par exemple : il y a ceux qui vivent et dont la complétude est sujet au bonheur (satisfais-toi, Juba, émule insermonné d'un Socrate, ajoute l'ambassadeur !) tandis que d'autres le font sourire parce qu'ils veulent une femme bien à eux (et ne plus être le « passe-muraille » ou le « passe-partout »). Il se lave et appelle cela le « miroir aux détails », reflets de reflets qui sont bien plus vastes que ne l'imaginent ceux qui singent l'ineffable.

Juba promène le diplomate sur les bords du fleuve. Le crépuscule est une saison au milieu des oiseaux réveillés par la brise : murmures de feuilles, d'eau et d'ailes dessinant dans les arêtes des transversales. Il me raccompagne. Je m'endors dans ma chambre. Il y a sa domesticité ambiguë. Les occasions qui ne font pas question : qu'est-ce qu'un jeune homme peut être au Caire à n'être rien ?

Juba rappelle que cela te fait plaisir et que tu continues. Il ne précise pas l'époque où se passe l'histoire : il dit qu'il y a les autres des autres. Et, sur ceux-là, tu ne peux rien. À la même époque, tu parles d'un voyage en Orient. Tu as déjà séjourné à Hong-Kong et il semble impossible de reprendre l'errance qui fut tienne. Pour l'instant, tu restes au Caire, sans croire à ce voyage que tu feras plus tard à Louxor. Juba qui pressent ton départ (et qui sait qu'un départ, pour toi, serait sa mort) ne tient pas en place. Il t'apporte des cahiers, demande que tu lui notes des proverbes *en français* : ce qu'il faut « réciter » aux étrangers qu'on rencontre — tout en jurant que cela n'est que pour toi et qu'il vivra, si tu pars, une grande détresse. Il t'oblige à relire, toujours en français, une lettre à sa fiancée qu'il te prie de corriger et que tu ne corriges pas. J'en ai encore le brouillon et te le donne pour tel : « Ma bien-aimée, pardonnez ces bêtises. Pardonnez mon amour, ma fidélité. Excusez ce cœur, il a aimé sans intention, sans détermination, sans désir préconçu. Oubliez toutes ces mille banalités avec lesquelles je vous ai blessé l'oreille, exprimant mes douleurs. Je ne devrais permettre que cette sensation de douleur et de malheur chaque fois que votre frêle oreille s'est complue aux mots de flatterie » etc. etc. Il termine par : « Je ne suis ni méchant ni mauvais, seulement tout ce qui est là, j'ai voulu l'élever jusqu'à mon âme. » Ce brouillon, je n'ai jamais su pourquoi il te l'a abandonné et quelles furent tes raisons de me l'envoyer. Juba revient ainsi, une page de livre déchirée à la

main, où sont inscrites quelques phrases qui préoccupent l'étudiant. « Gardez en tête que ceux qui sont les meilleurs et les plus nobles, avait écrit le savant à un correspondant munochois dans les années trente, sont toujours solitaires, obligatoirement, et à cause de cela, ils peuvent profiter platement de leur vanité innombrable. » Tu l'as recopié et tu me demandes mon avis. Je suis alors en poste à Pékin et il n'est pas facile d'accentuer les confidences. J'invoque l'Europe et ses difficultés. Que cela peut-il signifier pour des hommes engagés dans une guerre lointaine à moins de l'éviter avec des mots ? Lorsque Juba te remet ce bout de journal, sait-il seulement qu'on condamne des hommes et qu'on a des raisons pour le faire puisque c'est la guerre ! Juba écrit à sa fiancée et te conduit dans un hôtel délabré du Caire ; toi et tes lettres, moi et la Chine, dans une distance où se perdent les événements antérieurs comme se perdent ceux sur lesquels nous feignons de prélever des preuves. Tels sont les termes de la comparaison... D'autres fois (et ce fut l'ambassade en Inde), il y a traces de tes visites sur longtemps. La Chine toujours, tandis que je vieilliss et qu'on juge ma mission inutile...

Ce fut alors Genève et la villa rose. Disant cela, le vieil ambassadeur s'interrompt. Puis il reprend : ce ne fut pas un fleuve boueux qui coule entre les palais et les brasiers, caverne où s'évoque le nom d'une ville sainte, mais entre deux kiosques peints, un étang où une cascade se détache dans une double fenêtre, avec le sentiment que la pièce intermédiaire est vide. Juba peut y être encore, reprend l'ambassadeur, caché dans un coin. Entre deux leçons de théologie, il ne répugne pas aux proverbes bédouins, disant : « vais-je pour un "Ki" de poils quitter un "feddam" de chair ». Et puis, parlant du Nil, « le cul est large et soyeux comme le satin, on y pourrait tailler quatre-vingt dix vagins. » C'est, répond l'ambassadeur, que je n'en sais rien. Il me suffit d'espérer le rencontrer. Je ne demande rien d'autre. J'apprends ce que j'avais oublié. Juba dit que ses compagnons aiment les anneaux qui serrent les doigts. Il dit encore que le coq est trop pressé, que les milans ont mauvaise réputation, que le roseau pensant à la lourdeur du sycomore. Puis-je ignorer qu'il